

VENTE
34, Rue Tupin
LYON

L'Avant-Garde

BOITE
92, Rue Mercière
LYON

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

ABONNEMENTS : Un an, 10 fr.; trois mois, 3 fr. 50 c. — Au Bureau des journaux, 34, rue Tupin, Lyon.

Nous avons reçu une lettre de M. Nobody, rédacteur de feu le *Refusé*, que nous insérerons samedi prochain.

MENUS PROPOS

D'UN FRANCS-TIREUR

Ma foi, par ce temps de fièvre électorale, je ne trouve pas autre chose sous ma plume, pour tenir éveillé la curiosité du lecteur, qu'une image sincère de l'immense et bruyante comédie qui se joue au-dessus de moi.

L'Avant-Garde — hélas! trente mille fois hélas! — n'est pas machinée pour ressusciter dignement quelques-unes des grandes pièces du répertoire politique et social. Mais il lui reste heureusement la satire avec son cortège de bouffons et ses attributs burlesques; il ne nous est pas permis d'être sérieux, c'est un privilège, paraît-il; sautons donc!...

Et du reste, les personnages que Molière a consacrés dans ses farces sont immortels.

Pantins à vos ficelles, on lève le rideau :

ÉLECTIONS LYONNAISES

Candidats dans toutes les positions

1^{re} Circonspection.

Perrache. — Guillotière. — Bellecour.

PÉLADAN FILS

Candidat sortant.... rarement.

Frère PIRIN

Candidat... rentré.

2^{me} Circonspection.

Brotteaux. — Rue Impériale. — Venissieux.

JÉRÔME COTON

Artiste-plâtrier

A. PUONEY

Chevalier... de la tonsure.

CHAILLIER

Bossu de naissance.

3^{me} Circonspection.

Célestins. — Saint-Jean. — Allée marchande

HERBLAY

Comédien.

JEAN SARRAZIN

Poète et marchand d'olives.

CLARION

Orateur au Casino et à l'Eldorado.

ROSSIGNOL-ROLLIN

Comédien.

4^{me} Circonspection.

Place de l'Impératrice.

DESJARDINS

Constructeur appointé de la fontaine Danthou.

CHABERT

Admirateur désappointé de la dite fontaine.

Nous ne discuterons que notre circonspection.

La candidature de M. Clarion, notre honorable compatriote est toujours beaucoup discutée; les électeurs de la troisième circonspection après une réunion privée qui a eu lieu avant-hier soir à la brasserie Georges ont offert la candidature au jeune et brillant auteur des *Fruits verts*, à M. Jean Sarrazin. Comme on sait, M. Jean Sarrazin, malgré sa modestie, a cédé aux sollicitations pressantes de ses compatriotes, et ce matin a paru dans nos colonnes cette lettre que nous croyons devoir reproduire à cause de la riposte que nous recevons à l'instant même.

Monsieur le rédacteur,

C'est avec le plus grand étonnement que nous voyons dans votre journal le nom de M. CLARION comme candidat électoral, alors que M. Sarrazin se trouve libre de tout engagement.

Sans vouloir nier le talent oratoire de Monsieur Clarion nous pouvons affirmer que nul, mieux que M. Sarrazin, n'est capable de mettre au vers. En foi de quoi nous protestons.

MATHIEU, CHIVERT,
CARCAMPIER, LOUP,

Quant à la réponse, la voici :

Monsieur,

Nous lisons avec stupeur dans votre numéro de ce matin une protestation tendant à éliminer la candidature Clarion. Ainsi qu'il est facile de s'en assurer les promoteurs de cette manœuvre électorale sont tous des canailles: Mathieu, est un individu sans moralité aucune et qui se vend à qui le paie; Chivert est bien connu des gens de son quartier pour ses visites fréquentes au bureau de police; si Carcampier n'a pas tué son père et sa mère c'est qu'il ne les a jamais connus, quant à Loup on ne peut rien en dire, sinon qu'il a la réputation d'une parfaite ganache donnant toujours raison au dernier qui lui parle. Il est regrettable, monsieur, que vous donniez accès, dans une feuille que nous sommes habitués à respecter, à de si misérables insinuations.

En foi de quoi nous signons :

ALEZAN, RITHER,
MÉDECINE, RIPAÏLE,

Nous ne savons trop que répondre à des semblables lettres; à l'époque des élections, les gens du même parti ont la louable habitude de se lancer au visage des expressions que désavoueraient nos concierges; nous aimons à voir ces discussions, car c'est de là que naît la lumière; aussi, accueillons-nous toujours avec plaisir les lettres de ce genre.

Pour moi, qui n'ai pas de parti pris, j'ai lu ce matin, sur les planches de clôture d'un bâtiment en construction, rue de la Barre, la profession de foi de M. Clarion, elle est digne et concise :

Phylarète CLARION

ELECTEURS.

Pour ceux d'entre vous qui me connaissent, des paroles sont inutiles, pour ceux qui ne me connaissent pas, le peu que je pourrais dire ici serait insuffisant.

Je ne ferai donc pas de profession de foi.

Cependant, quelques mots: Quand vous êtes venu me prier d'être votre mandataire, je vous ai dit quelles étaient mes conditions; je veux que la France redevenue prospère et glorieuse comme au temps des Charlemagne et de Louis-Philippe; je veux aussi qu'il n'y ait plus ni guerre, ni Prussiens; et que l'on ne parle plus de Bismark; je veux que chaque citoyen ait 0,40 centimes dans sa poche pour aller tous les soirs prendre un bock au Casino ou à l'Eldorado.

Ces quelques lignes décousues sont l'expression des sentiments de toute ma vie; maintenant, mes chers concitoyens, choisissez, et si vous trouvez un homme plus digne que moi, il faut l'élire, j'en serai heureux. Hélas! cela vous sera bien difficile, aussi je vois bien que malgré mes occupations, je serai forcé de me sacrifier et de me résigner à accepter les douze mille francs d'appointement que vous m'offrez.

CLARION, orateur public.

Celle de M. Sarrazin est en vers, mais elle n'en vaut pas mieux, jugez-en :

PROFESSION DE FOI

DE

JEAN SARRAZIN.

ELECTEURS!

On m'arrache à ma tranquillité;

On m'arrache à mes vers, à mes vertes olives;

On me dit que tout homme à sa majorité,

Se doit à sa patrie; enfin l'on m'a porté

Candidat sur vos belles rives.

J'ai résisté longtemps, car pour ce grand honneur

Je me sens bien petit, et la tâche est pesante;

Mais, quand vous m'avez dit: « C'est pour notre

[honneur!

« Les hommes convaincus, les citoyens de cœur

« Sont rares à l'heure présente; »

Mais quand vous m'avez dit: « Nous ne pouvons

[choisir,

« Un meilleur député que vous, soyez le nôtre;

« De vos chers électeurs contentez le désir,

« Et ne les forcez pas, à leur grand déplaisir,

« De porter leurs voix sur un autre; »

J'ai cédé... malgré moi: pourtant, concitoyens,

Faire un choix plus heureux eut été difficile!

Travailleur comme vous, je connais vos besoins

Et quand votre bonheur dépendra de mes soins

Je serai toujours là, docile.

Je veux la liberté sans contravention;

Je veux l'ordre et la paix, mes chers compatriotes.

A vos comices donc! Et « PAS D'ABSTENTION! »

Ne restez pas chez vous, un jour d'élection;

Apportez-moi plutôt vos votes.

JEAN SARRAZIN citoyen poète.

M. Rossignol-Rollin, porté dans la même circonspection, nous adresse de son côté cette lettre bien sentie :

Monsieur le rédacteur,

Le diable m'emporte! on se fiche de moi. Je suis allé visiter tous les électeurs de ma cir-

conspection, nous avons causé un instant des élections, on dit que moi, habitué aux luttes, je pourrais faire leur affaire aussi bien qu'un autre, enfin, ils m'ont forcé d'accepter la candidature! Vous voyez d'ici ma position, j'ai accepté. Et voilà que maintenant on me parle d'un Clarion, d'un Sarrazin! sans compter Herblay. C'est ridicule! ce n'est pas que je tiens à être député, mais je ne vois pas pourquoi je ne le serai pas; j'ai des qualités oratoires, musculaires, etc., et le peuple est si bête qu'il ne me comprend pas; et puis on ne dérange pas les gens pour rien, ma parole d'honneur.

Après tout, ça m'est égal, et vous pouvez dire de ma part aux électeurs de la troisième, que, s'ils ne veulent pas me donner leurs voix, ils peuvent se les f... au...

Votre serviteur,
ROSSIGNOL-ROLLIN, candidat.

Il y a une chose que l'on ne s'explique pas bien, c'est que des électeurs dérangent un candidat, le prient de se présenter aux suffrages, et qu'au jour de l'élection, ce candidat n'obtienne que sa voix.

Nous recevons la lettre suivante que le public lira sans doute avec intérêt :

Monsieur le rédacteur,

Dans l'intérêt... des miens, je ne puis laisser passer sans protestation les moyens plus qu'illégaux qu'emploie la maison *Sans-Culotte* pour retourner la mienne.

Je suis fabricant de candidatures, monsieur, et j'ai la spécialité de fournitures gouvernementales que je confectionne dans les deux jours de leurs commandes à des prix relativement modérés.

Mais, je déclare hautement et la main sur mon livre de caisse qu'il est impossible à une maison honnête de livrer un candidat de l'opposition, suffisamment grincheux, sain et monté en couleur s'il n'a été commandé au moins trois mois à l'avance.

Depuis bientôt dix-huit ans que j'exerce, monsieur, jamais il ne m'a été fait une concurrence aussi désastreuse. Jadis, à cette époque de l'année, monsieur, toutes mes marchandises étaient enlevées, vendues, — même celles légèrement avariées...

Eh bien, vous me croirez si vous voulez, monsieur, mais à l'heure qu'il est, je n'ai pas encore étreint. Un tel état de choses ne pourrait durer; mes affaires avant celles des autres. Et, puisque malgré l'aspect engageant, scintillant, chatoyant et charmé de mes produits, malgré leur source pure et élevée, je me voyais menacé d'un *pour-compte* gigantesque si je ne parvenais à surprendre les procédés fabricatoires de mes rivaux et de leur river au plus vite leurs clous, je me suis décidé à enrichir mon catalogue, déjà si varié, du nouvel article à la mode.

Jusqu'à présent, ma maison était la seule qui pouvait fournir en vingt-quatre heures et sur mesure des candidats officiels de toutes sortes et à tout prix, parfaitement constitués, mais maintenant que la concurrence s'en mêle je crois devoir faire de nouveaux sacrifices pour mériter, comme par le passé, la confiance et l'affection de mon estimable clientèle électorale.

Grâce à des moyens spéciaux de fabrication, à un travail mécanique et à l'excellence des matières premières que j'emploie, grâce aussi à l'immense

économie de temps réalisée avec mes sèches brevetés (S. G. D. G.) je suis en mesure de mettre en neuf jours dans la circulation, des candidats au picrate de potasse, très-secs, cassants et même casseur, le tout garanti cinq ans.

Veuillez insérer la présente circulaire et recevez etc...

CHAFFOIN ET C^e.
(Usine à Vaise.)

M. Chaffoin mérite l'approbation de tous les hommes convaincus, et nous ne saurions recommander d'autre maison que la sienne, si, au moment de mettre sous presse, nous ne recevions ce prospectus de la plus grande utilité.

A la veste immortelle

GRAND MAGASIN DE CONFECTIONS ÉLECTORALES
Succursale dans toutes les villes de France.

A la veille des élections, M. Blaguenvin, directeur de cette importante préfecture de commerce à l'honneur d'informer MM. les candidats à la députation qu'il doit recevoir sous peu dans ses vastes bâtiments un assortiment varié de VESTES ÉLECTORALES, de toutes mesures et de toutes couleurs.

Cette maison connue dans tout l'empire, se recommande particulièrement par la qualité supérieure de ses fournitures, l'élégance suprême de ses coupes, la solidité de ses plates coutures et la modicité de ses prix.

Et pour mieux convaincre les candidats de Lyon qui hésiteraient à nous honorer d'une commande, nous les engagerons de bien vouloir se renseigner sur la valeur et la bonne condition des VESTES que nous avons fournies à Messieurs (???) et autres.

Nos vestes sont garanties pour cinq ans; nous ne reprenons jamais la marchandise livrée.

BLAGUENVIN.

La profession de foi de M. Herblay nous arrive au dernier moment. Mieux vaut tard que jamais. Voici cette proclamation du candidat de la misère :

Alfred HERBLAY.

Messieurs les citoyens.

Intendant général de vos plaisirs et de vos bâillements depuis bientôt trois ans, je reconnais que certains besoins impérieux doivent être satisfaits.

Vous connaissez ma devise: ne rien promettre et tout tenir.

Je demande :

La suppression du droit... des pauvres.

L'abolition des privilèges... de Sardou et consorts.

La suppression du contrôle... de la critique.

L'abolition des impôts... que paient nos théâtres.

La suppression des entrées... de faveurs.

L'instruction pour tous... du répertoire...

La tête de Jules Frantz.

Portez-moi au Corps législatif et je vous porterai dans mon cœur.

Lyonnais, je vous aime. ALFRED HERBLAY.

Maintenant la piste est sablée, les candidats commencent leur course au clo... doche; les paris sont ouverts et tout roses...

Allez!... GUILLOT.

Feuilleton de L'Avant-Garde.

11

MOUTON-DUVERNET

Roman lyonnais historique et inédit (1)

PROLOGUE

LA MÈRE GUY

V

L'auberge du Cornard.

(Suite).

A cette heure où la pauvre femme voyait son mari s'engager dans cette entreprise hasardeuse et pleine de périls, elle frémissait au moindre bruit, inquiète de savoir ce que tout cela deviendrait, et tremblante de voir le général succomber dans sa tâche.

Néanmoins, elle était toujours auprès de lui;

(1) Lire le commencement de ce feuilleton dans le numéro 12 de L'Avant-Garde (14 mars) et dans les n^{os} suivants.

elle appelait la cause de l'Empereur, la bonne cause, et quand Mouton-Duvernét désespéré, tremblait de ne pas réussir, il retrouvait auprès d'elle la confiance et l'esprit.

Tous deux, après cette journée de séparation dans laquelle le général était allé corrompre Defargues, et pendant laquelle aussi Lilia n'avait pas vécu, tous deux se retrouvaient toujours amants, toujours époux et toujours patriotes.

Il y avait de l'homme dans cette femme qui paraissait encore une enfant.

Cette blonde tête de chérubin s'illuminait d'un éclair de patriotisme alors qu'il s'agissait de sauver le pays; malgré cela elle ne pouvait s'empêcher de redouter un danger pour celui qu'elle aimait et à qui elle devait à la fois les douces sensations de l'amour et de la gloire.

Quelquefois elle eût préféré la retraite calme et silencieuse à cette vie agitée, où chaque pas rapprochait du danger, où chaque heure pouvait amener la mort. Mais les sentiments de fierté qui l'animaient chassaient bien vite loin d'elle cette pusillanimité, comme le soleil du matin dissipe la vapeur qui couvre les feuilles des grands arbres.

Le général la tenait enlacée dans ses bras, et elle nonchalamment, se laissait aller à cette étreinte affectueuse, sans cesser de sourire à son époux.

— Tu vas partir, dit-elle, tout-à-coup, après un moment de silence et je vais encore rester seule en proie à toutes les émotions de l'absence, pourquoi ne m'emmènes-tu pas?

Mouton-Duvernét la considéra avec amour.

— Tu sais bien que c'est impossible, dit-il.

— Pourquoi, fit-elle en se redressant d'un seul bond.

— Pourquoi, mais, jusqu'ici il n'y a eu que des fatigues à supporter.

— Eh! bien?

— A partir d'aujourd'hui, il y a des dangers à courir et je ne veux pas t'y exposer.

Lilia sourit amèrement.

— Parce que je ne suis qu'une femme, dit-elle, mais ces dangers existent pour toi cependant, n'es-tu pas la moitié de ma vie, et, si je prends la moitié de ton bonheur, ne peux-tu à ton tour me donner un peu de tes larmes.

— Que dis-tu.

— Je dis que je ne veux pas que tu parles

des montagnes roulaient avec elles le sable et les cailloux.

La chambre qu'occupait le général dans l'auberge du Cornard, était située sur le derrière, et la fenêtre donnait sur une cour bordée seulement par une haie de houx, au-delà de laquelle coulait la rivière. Il y avait déjà un instant que le général et sa femme regardaient indifféremment au dehors, lorsqu'une barque portant trois hommes et paraissant suivre le courant, vint, après une manœuvre, aborder en face de l'auberge.

Parmi ces trois hommes, le général reconnut Black.

Celui qui paraissait le plus âgé amarra la barque au rivage et fit signe aux deux autres de le suivre.

— Que signifie cela, dit Mouton-Duvernét, j'attendais seulement Black ce soir, et que veulent dire ces deux hommes qui l'accompagnent.

— Tu as peur, dit Lilia, et tu vois bien qu'il y a quelque chose à craindre et tu ne veux pas me le dire.

— Non, non, ce n'est rien, rassure-toi.

Et le général prêtait l'oreille.

AU HASARD DE LA PLUME

La Cloche de dimanche dernier et quelques autres journaux ont confirmé un bruit qui avait déjà couru, les boulevards sous forme de *on-dit*, mais auquel nous n'avions pas voulu croire tout d'abord.

Aujourd'hui que la chose est avérée, nous en voulons dire un mot à notre tour.

Voici le fait :

Il paraît que le jour de l'enterrement de M. Troplong, (que la France pleurera longtemps) un ouvrier qui avait eu l'insigne honneur d'être choisi pour accrocher des draperies funéraires à la corniche du Sénat, perdit l'équilibre, tomba et se fracassa le crâne.

Savez-vous ce que fit la veuve de cet ouvrier mort si glorieusement devant la porte du Sénat? Elle ne comprit pas, l'insensée, que la gloire qui allait rejaillir sur elle, par suite de l'heureux accident qui accolait le nom de son mari au nom de M. Troplong, valait mieux que tous les trésors de la terre; elle ne comprit pas que mourir de faim était bien le moins qu'elle pût faire pour un tel honneur; non, elle ne comprit pas cela, bien au contraire, car elle eut l'audacieuse effronterie de prétendre que son mari était son gagne-pain; que lui mort, elle restait dans la misère et, frappée sans doute de démente, elle adressa à cette pauvre M^{me} Troplong, une demande de secours dont la grossière insolence se dissimulait de la façon la plus complète sous les formes les plus polies, les plus respectueuses, les plus touchantes et les plus apitoyantes.

M^{me} Troplong, vous le pensez bien, ne répondit point à cette inqualifiable épître. La cupide ouvrière, sous le fallacieux prétexte qu'elle n'avait plus de pain, écrivit une seconde lettre plus touchante et plus apitoyante encore que la première. Un ami de l'illustre défunt (que la France pleurera longtemps) fit à l'éhontée quémanteuse cette réponse mémorable et empreinte à un si haut degré d'une ineffable charité allée à une grande noblesse de sentiments :

— M^{me} Troplong à ses pauvres. Inutile d'insister.

Faut-il le dire? Hélas, oui! il faut l'avouer. L'impudente ouvrière ne fut pas sensible à tout ce qu'il y avait de regrets délicats et d'aimable sensibilité dans cette gracieuse et touchante réponse; l'indigne créature osa revenir une troisième fois à la charge, et, dans une supplique plus insolemment triste, navrante et respectueuse encore que les deux autres, elle implora la noble dame.

A tant d'impudence, il fallait opposer un peu de fermeté.

C'est ce que fit l'excellente M^{me} Troplong.

L'ami déjà désigné, de l'illustre défunt (que la France pleurera longtemps) prononça ces grandes et belles paroles dignes des temps antiques :

— Je suppose qu'on ne peut pas forcer M^{me} Troplong à faire les charités auxquelles elle se refuse. Ce serait de la tyrannie.

Admirez, amis, cette noble réponse, si sublime dans sa simplicité! « Ce serait une tyrannie! » Quelles leçons nous donnent les gens du monde!

Et M^{me} Troplong, bien que son cœur en saignât eut le louable courage de ne rien accorder à la misérable ouvrière!

Et d'ailleurs, quand bien même elle eût tenté de céder au premier mouvement de son cœur, aurait-elle pu, la pauvre femme, secourir cette opiniâtre quémanteuse? Le Pays est là pour dire: Non! puisque chacun sait que M. Troplong (que la France pleurera longtemps) est mort si pauvre qu'il a fallu accorder à son illustre veuve une pension annuelle de vingt mille francs.

On devrait s'en souvenir: M. Troplong ne touchait par an que ses traitements.

Au prix où sont les gigots et les loyers, que voulez-vous faire avec si peu de chose? On a bien juste de quoi réunir les deux bouts!

Puis, quel homme n'a sa petite passion ou sa petite manie à nourrir? La manie des collections est une des plus coûteuses. Or, on le sait, M. Troplong aimait les tableaux...

JULES PELPEL.

PHYSIOLOGIES MUSICALES

XII

HARMONIE DU RHONE

Directeur: GUICHARD.

Historique.

C'est, je crois, vers 1863, que cette société fut fondée aux Brotteaux, par Chaulet, piston solo du Grand-Théâtre. A cette époque, les sociétés musicales pullulaient, et la plus grande partie s'occupait de tout et savait tout excepté la musique; Chaulet, qui n'est pas le premier venu, eut l'idée originale de fonder une harmonie, recrutée seulement parmi des musiciens; cette innovation réussit, et tout marcha bien pendant quelque temps. Le 8 décembre, l'Harmonie du Rhône se fit entendre sous la colonnade du Palais-de-Justice, et chanta des cantiques avec un grand succès, d'après quoi on put supposer qu'elle interpréterait supérieurement un autre genre de musique. Hélas! elle se fit entendre dans quelques processions et ce fut tout. La discorde se mêla dans la société, et Chaulet se vit forcé d'abdiquer. Fargue, son collègue, n'eut que le temps de lui succéder et de laisser sa place à Guichard, qui, dirigeant déjà la Philharmonie, eut assez d'énergie pour contenir les passions déchainées dans l'intérieur des sociétaires de l'Harmonie du Rhône, et mit un terme à leurs querelles intestines.

Depuis lors, la société s'est relevée, mais, sa maladie avait été longue; ses succès aux concours sont rares, car elle n'a jamais concouru; mais on prétend qu'elle n'attend qu'une occasion favorable pour se montrer, et ce ne serait pas trop tôt. Lyon attend.

ALPHA-OMÉGA.

Nous avons reçu au sujet de nos Physiologies différentes lettres auxquelles nous consacrerons un article spécial.

RÉCLAMATION

Lyon, le 19 mai 1869.

Monsieur le rédacteur,

Qu'il me soit permis de vous faire connaître un fait très-caractéristique, à ajouter au compte-rendu que vos confrères ont donné de la course des vélocipédistes, sur la loyauté qui a présidé à l'organisation de ce divertissement, peu divertissant pour bien du monde, et pour moi en particulier. Vous allez en juger.

Dimanche passé donc, je me hâtai vers les quatre heures de l'après-midi d'arriver au lieu désigné *ad hoc*, en compagnie de quatre autres personnes de ma famille. Je demandai, avant de pénétrer dans l'enceinte réservée, s'il y avait encore à voir quelques courses.

Il nous fut répondu affirmativement et je déposai la somme de 5 francs, prix de cinq places. Mais à peine avions-nous fait quelques pas que nous vîmes tout le monde revenir cahin-caha, poussant des exclamations désapprobatoires au sujet du piteux spectacle qui venait d'être offert à leur curiosité. Immédiatement je fais demi-tour à gauche avec une petite troupe et je réclame au distributeur de billets la somme que je lui avais donnée en lui disant qu'il m'avait trompé et que les courses étaient complètement terminées. Celui-ci se gratte le front, paraît réfléchir et bref, appelle le directeur. Apparition de ce dernier.

Monsieur, répondit-il, à ma réclamation, ça n'est pas fini, il y a encore la course de consolation. Sauvez la caisse, dit-il en même temps, au distributeur et nous voyons ce dernier décamper à toutes jambes, en emportant une espèce de boîte à cafards sous son bras, en même temps le directeur cria de ne plus laisser entrer personne *claudite jam revos, san prata biberunt*.

La recommandation était inutile, tout le monde affluait aux barrières pour sortir, et la pluie arrivant, j'ai dû borner là ma réclamation forcément. Bonne leçon pour l'avenir!

Agréez, Monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments très-distingués.

Un de vos lecteurs,
E. DIN.

22^e SORTIE EN TIRAILLEUR

Course originale.

Hier avait lieu à Paris la course pour le prix de: la ville de Paris, prix qui se donne tous les cinq ans seulement. Inutile de dire que depuis fort longtemps on attendait cette course avec une impatience marquée. Cent cinquante chevaux avaient été engagés, mais dix jours avant celui fixé pour le départ, ils restèrent vingt-cinq seulement, tous les autres avaient déclaré forfait. Des paris nombreux furent engagés sur les *courseurs* restant; mais au moment du pesage, dix jockeys se présentèrent. Il y eût quelque tumulte, on cria un peu contre les propriétaires insouciantes qui craignaient d'affronter la bataille, puis tout se calma sans l'inutile intervention des sergents de ville. Bientôt l'attention fut attirée par les chevaux qui faisaient au pas le tour de l'enceinte. Tous étaient hardiment cotés, les voici par ordre alphabétique :

Chocolat, Éloquence, Esprit, Finesse, Girouette, Lanterne, Probité, Tapageur, Trembleur, Violence.

Nous devons avouer que les dix chevaux nous parurent parfaitement disposés. Impossible de parier à coup sûr pour tel ou tel, du reste la cote était sincèrement défavorable aux parieurs. Sauf *Girouette* et *Chocolat* qui se donnaient à deux, tout le reste du champ était pris à égalité. Quand les chevaux sortirent de l'enceinte et prirent pieds sur la piste, un *hourra* énergique retentit. La foule nous parut colossalement passionnée et, abstraction faite de l'intérêt pécuniaire, nous jugeâmes que tout ce bruit était d'un excellent augure.

Le galop d'essai témoigna en faveur de *Violence* qui semblait disposée comme aucun autre. Mais en revanche *Chocolat* et *Trembleur* perdirent beaucoup dans l'estime publique ce dernier même faillit s'emballer. Enfin les dix chevaux s'éloignèrent et le drapeau s'abaissa.

Girouette favorisée par la corde officielle prit la tête et parut vouloir mener la course bon train. Les neuf chevaux s'élançèrent à sa suite mais sans paraître vouloir la dépasser ou même l'atteindre, ce qui permit à *Girouette* de prendre sept ou huit longueurs d'avance. *Violence* était seconde, mais retenue à pleins bras, *Tapageur* troisième, puis les autres venaient ensuite assez bien échelonnés, *Chocolat* beau dernier. Cet ordre se maintint jusqu'au bosquet de la *Majorité*. Là *Chocolat* fit une faute qui le mit hors de course, *Girouette* tourna vers l'allée du *Pouvoir* et dut être arrêtée; son jockey légèrement contusionné fut remené au pesage par l'entraîneur de *Girouette*.

Au premier tournant la course paraissait circonscrite entre *Tapageur, Violence* et *Probité*, mais devant les tribunes, *Éloquence* fit un effort et passa première avec une facilité qui la plaça favorite dans la confiance publique. Les chevaux disparurent un instant derrière le petit bois du *Suffrage universel* et quand on les aperçut de nouveau, *Éloquence* avait trois longueurs d'avance et menait à pleines foulées. Cette jument était si bien en forme, son allure paraissait tellement réelle que ce ne fut qu'un cri dans les tribunes: *Éloquence* gagnera. Ajoutons que le riche propriétaire qui la montait, avait toutes les sympathies et tous la voyaient arriver avec plaisir. Tout-à-coup et sans qu'on puisse s'expliquer cet étrange incident, *Éloquence* sauta par dessus les cordes et sortit de la piste. Ramassée au plus vite par l'énergie de son jockey elle rentra dans le champ, mais elle avait perdu trois secondes et ne pouvait plus gagner la course.

Finesse, qui jusqu'alors s'était maintenue dans le second groupe, fit un effort et se plaça en tête, mais devant le poteau du *Pouvoir temporel* elle fit un écart qui lui nuisit. *Esprit, Probité* et *Violence* entrèrent ensemble dans la ligne droite et il paraissait que l'un de ces trois chevaux devait gagner facilement. Mais à deux cents mètres du but, *Finesse* remise de son erreur momenta-

née, fit un bond qui la plaça en tête, puis sans se presser, sans un coup de cravache, les mains basses, elle arriva au but bonne première d'une grande demie longueur. *Esprit, Probité, Éloquence* et *Violence* arrivèrent tête à tête pour la seconde place, *Lanterne* était troisième, *Trembleur* arrêté.

La course a été menée loyalement et le résultat en est souverain. Pas d'erreur, pas de surprise, *Finesse* est une jument exceptionnelle, seule *Éloquence* pouvait lui disputer le prix mais soit faiblesse, soit insouciance de son jockey, elle ne l'a pas voulu. Pour nous *Finesse* est le premier cheval de France, elle n'est pas parfaite, mais elle est la meilleure.

Nous comptons beaucoup sur *Lanterne*, mais dans deux ou trois ans seulement, elle est trop vive et gagnera en vieillissant.

JAQUES HURET.

JEUX INNOCENTS

I

Deux ouvriers, debout devant le comptoir d'une buvette de leur quartier, discutaient avec un ardeur que tous les verres d'eau sucrée absorbés à la tribune par M. Perras, n'auraient pu calmer.

Ne craignez rien! Le débat ne roulait sur aucune question politique, voire même économique, puisqu'il s'agissait de faire la dépense de deux sous de « n'importe quoi. »

Mais quelle qualité de boisson aurait la préférence des consommateurs? Tel était le point en litige.

Jacques penchait pour une des liqueurs fortes placées sur le rayon de gauche et portant en étiquettes des noms très en faveur auprès des nombreux partisans du « raide » et du « pur. »

Pierre eût mieux aimé du « mélé-cassis » par exemple, soit encore du « Raspail », un produit de 48... degrés à l'alcomètre, quelque chose enfin qui rappellerait à son gosier le goût pharmaceutique dont raffolent certaines gens.

Invité à donner son avis — et à trinquer avec ses clients, opération qui devait indubitablement amener une seconde tournée — le débitant, pour mettre d'accord les buveurs dissidents, et surtout dans son intérêt propre (les liqueurs faibles en esprit... de vin étant de moindre prix), leur proposa du « Doux », ou de la « Crème Empire », ou de l'« Elixir des Braves », ou du « Sirop des Cours », et autres dérivés de distillation décorés de semblables termes.

Mais vous savez le proverbe: « Des goûts et des couleurs, etc. » Aussi la discussion faisait de fâcheux progrès et arrivait à des proportions menaçantes, les ouvriers n'étant rien moins que patients, et les détaillants doués d'une prudence médiocre. Des groupes se formaient devant la porte. Des chroniqueurs de journaux — cette engouement est partout — prenaient des notes en raison de leur tempérament. Bref, on discuterait encore, ou l'on en serait venu aux coups. Par bonheur, quelqu'un de la foule proposa un expédient consistant à inscrire sur des bulletins uniformes les noms des trois séries de liqueurs, et à les tirer au sort. Le billet sortant devait indiquer le genre de consommation qui serait adopté bon gré mal gré.

Le débitant prit donc des carrés de papier, et, avec cette orthographe qui ne fait pas honneur à la plupart de nos patentes, il écrivait sur chacun des bulletins :

1^o

Rome affranchie. (Jamais! Hic?)

Cogne-acte. (De But-de-jet.)

N'est-que-tard bien connu. (Au bon Ju, le-Hé noms bons.)

Pur 3/6 de pommes. (Produit picard.)

Il s'attendait à voir la porte s'ouvrir et Black paraître sur le seuil.

Aucun bruit ne se faisait percevoir dans l'escahier et la porte restait close.

Le général écoutait toujours.

Au bout d'un instant un bruit de pas se fit entendre, quelqu'un montait.

— Enfin, le voilà, dit Mouton-Duvernet.

Le bruit de pas se rapprocha, on ouvrit une porte, on la referma et ce fut tout.

Mouton-Duvernet se redressa...

Lilja le considérait, muette, et ne pouvait se dissimuler ses inquiétudes.

— Qui habite-là, fit Mouton-Duvernet en regardant sa femme avec angoisse.

Celle-ci n'osait répondre.

— Une jeune fille, dit-elle.

— Depuis quand!

— Depuis hier.

— Tu l'as vue.

— Oui.

— Ce n'est pas le pas d'une femme que je viens d'entendre, fit le général, ce ne peut être qu'un des trois hommes que nous avons vus descendre

tout à l'heure de cette barque, et qui vient d'entrer là. Mais cette femme, quelle est-elle?

— Je n'en sais rien, répondit Lilja troublée.

— As-tu entendu du bruit chez elle.

— Non.

— Comment Black ne monte-t-il pas nous rejoindre, il y a quelque chose, j'en suis sûr.

— Tu trembles.

— Chut! fit Mouton, en regardant sa femme, et en posant son doigt sur ses lèvres.

En même temps il s'approcha du briquetage à travers lequel on commençait à entendre un bruit de voix.

— Silence, répéta le général.

Certes, Lilja ne songeait pas à faire un mouvement; anxieuse, elle suivait du regard tous les gestes du général, sans comprendre.

— Je ne distingue rien, cette cloison est trop épaisse, dit Mouton.

Dependant les voix semblaient prendre du volume à mesure que la conversation avançait.

Bientôt on put distinguer parfaitement ce qu'on disait dans la chambre voisine.

Déjà même, ce n'était plus un échange simple de mots et d'idées, les voix s'animent, il sem-

bla au général que deux personnes se disputaient, et il croyait reconnaître une voix de femme.

Soudain, il se releva grave.

— On vient de prononcer mon nom, fit-il.

Lilja était tombée assise sur une bergère et demeurait sans mouvement aucun.

Elle avait subitement passé d'un moment de plaisir, à un moment de terreur.

Enfin, au bout d'un instant, on distingua très-bien tout ce qu'on disait dans l'appartement voisin.

— Il faut que cet homme t'aime, disait une voix d'homme, que le général chercha vainement à reconnaître.

— Non, je ne veux pas faire cela.

— Il le faut.

— Mais c'est une infamie, s'écria une autre voix qui paraissait être celle d'une jeune fille qui semblait ne pouvoir se défendre en présence d'un homme qui l'étreignait.

— Choisis, de te faire aimer de cet homme ou d'être enfermée à Roanne, comme une fille perdue.

— C'est bien à toi de me le reprocher, monstre, qui m'a perdue et qui pour comble de cruauté

vient à cette heure me faire enfermer parce que je ne suis pas encore descendue assez bas, mais sache donc, que c'est toi... toi, séducteur infâme que l'on doit punir, toi qui m'a trompée indignement et non pas une pauvre fille ignorante, qui ne savait pas assez de mal pour s'en défier, sache aussi, que si tu me reproches d'être une catin, oh! je n'ai pas honte de le dire, toi, tu es un mouchard, car je le sais maintenant, et si tu n'es pas plus misérable que moi, nous nous valons bien du moins comparé l'un et l'autre.

Mouton-Duvernet écoutait avidement.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, fit l'homme, tu consentiras à faire ce que je t'ai dit.

— Non, dit la femme après une pause.

— Prends garde.

— Je n'ai pas peur.

— Ah! chienne de femelle, tu oserais me résister, attends: tu seras la maîtresse de cet homme.

— Pour l'espionner, n'est-ce pas.

— Tu l'as dit.

— Eh! bien, non, non, non.

Et cela était dit avec l'accent d'une ferme résolution.

— Qu'est-ce que cela signifie, murmura le général.

On entendit une chaise se renverser.

— Je te tuera, prends garde, dit la voix d'homme avec rage.

— Tu en es bien capable, riposta la femme.

Le général voulut sortir.

Lilja l'arrêta, en se jetant à ses pieds au devant de la porte...

Au même moment la porte de la chambre voisine eût venait de se passer cette scène sembla être étonnée par une main virile, et un nouvel arrivant se mit de la partie.

— Eh! bien, qu'est-ce qui se mêle ici de bâtonner une femme.

Le bruit avait cessé, on n'entendait plus, que la voix du dernier venu.

Un cri se fit entendre, c'était la jeune fille qui s'élançait vers son protecteur inconnu et incertain.

— Lâche, fit-elle, à son agresseur.

(La suite au prochain numéro.)

Principes de 93, O-de-vie... ille. (Montagne de Langues d'ogres.)

Ah-le-col de Race-paille. (Par une sancité de dix tillateurs.)

Boit-sou D court. (Des corées de la crois ière.)

Et le débitant mit les trois bulletins dans son couvre-chef.

Mais aussitôt, sans aucune entente préalable, et mus comme par un ressort, nos trois hommes étendirent en même temps le bras droit, et l'on vit les trois mains, plongeant dans un même bonnet, en retirer les trois billets à la fois.

Grâce à cet accord unanime, qui dans l'espèce devenait un manque d'accord, ce premier tour de... Comment dirai-je? ce premier tour de « scapin » n'avait pas abouti.

LOUIS DEBELFORT.

BULLETIN DE LA SEMAINE

A la bonne heure!... Nous avons eu un concours régional où l'on s'est moqué du public, il nous a fallu des courses où l'on s'est f...iché des lyonnais.

C'est constaté, n'en parlons plus, et oublions ces dames? bordélaises venues de Lyon exprès pour assister à cette fête, et qui n'ont pas couru du tout.

Quoiqu'il en soit la recette a dû couvrir largement les frais qui équivalaient bien au centième de la somme qu'il faut pour entretenir un zouave pontifical; l'organisateur devait avoir bien besoin d'argent.

Mon voisin, bon vieux, disait « Sacristi! Ces procédés sont raides; La course de Vélocipèdes N'est rien plus qu'une course au sac. »

Le citoyen Raspail s'est payé une brillante ovation lundi sur la placè Bellecour (comme il s'agit du citoyen Raspail, je ne puis pas dire place Louis-le-Grand, ce Louis-le-Grand ayant toujours été antipathique aux principes de 89 qu'il ne connaissait pas); les cris: « Vive Raspail! Vive l'ami du peuple » n'ont pas manqué.

Raspail! l'ami du peuple! Ah! mais... Et s'il veut nous venir en aide, La France est sauvée à jamais; Car cet homme est un vrai remède.

C'est de la plus grande importance: « Le sieur François Francon, cubeur juré à Vaise, déclare aux électeurs qu'il n'a de commun que le nom avec le candidat Antoine Francon. »

Cette note a été reproduite par tous les journaux lyonnais sur la demande du sieur François Francon.

Feuilleton de l'Avant-Garde

MOEURS LYONNAISES.

THOMAS LE FESSE-MATHIEU

Dans une mansarde de la Grande-Rue (Guillotière), habitait l'an passé un vieil avare, dont la fortune s'élevait, dit-on, à trois cent mille écus en domaines et argent placé sur hypothèques. Il prêtait à la petite semaine et trouvait plus lucratif et « plus sûr », ajoutait-il en ricanant, de confier ses « modestes épargnes » aux ouvriers dans la gêne, que de les convertir en actions sur les grandes sociétés.

Chaque jour, ainsi, ses « modestes épargnes » s'amoncelaient dans une doubleure de sa paillassse. Il était, au surplus, fort habile en affaires et connaissait si bien son monde qu'il ne fut guère volé, pendant le cours de sa crapuleuse existence, que par deux ou trois « canailles ». Et encore il avait su changer ces petits désastres en un béné-

C'est parler net, et j'aime ça; Croyez-vous donc qu'on soit bien aise, D'être traité de Candidat, Lorsque l'on est Cubeur de Vaise.

Un habitant de la rue de la Vierge a trouvé l'autre jour une croix de la Légion d'Honneur: ces choses-là vous arrivent toujours quand on s'y attend le moins, et je connais pas mal de gens qui en poursuivent une et ne peuvent pas la rencontrer.

Pourrait que ne feraient-ils pas pour être décorés? Ah!...

La croix! Pour ce brevet d'honneur Qui n'a jamais prouvé grand chose, Parfois on donne de grand cœur Le peu d'honneur dont on dispose.

On vient d'expédier le pharmacien Joye dans la Guyanne-Française; son génie incompris en France sera peut-être admiré là-bas. Qui sait? ses qualités bien dirigées peuvent y être employées avec fruit.

Espérons!... on ne sait pas ce qui peut arriver.

Si, pour racheter son honneur, Avec son système qu'on prône, L'incomparable empoisonneur Empoisonnait la fièvre jaune!...

La scène se passe en police correctionnelle; un accusé est condamné à 25 francs d'amende; après le jugement prononcé, il se lève, tire un porte-monnaie de sa poche, et s'adressant au président:

« C'est-il à vous qu'on paye? »

ERNEST CAPITAN.

P. S. Avis aux amateurs de peinture. M. Monneret vient d'exposer dans sa vitrine de la rue de l'Impératrice, un Effet de Lune de M. Carrand dont on dit beaucoup de choses.

E. C.

DU CLOU

Intérim de la Vicomtesse.

Il nous reste, Mesdames, deux règnes à inter-ronger, ceux de Louis XV et de Louis XVI, pour atteindre la grande révolution. Pendant ces deux dernières étapes nous rencontrerons, comme dans celles déjà parcourues, des alternances entre le beau et le laid, des intermittences de luxe et de simplicité. C'est la continuation de cet incessant jeu de bascule qui, tantôt nous place au point élevé du mouvement oscillatoire, tantôt nous abaisse au point opposé.

Comme ceux qui l'ont précédé, le xviii^e siècle aura pour nous combattre les mêmes champions: directeurs spirituels, confesseurs, écrivains jaloux et critiques intéressés; mais ces crânilles, ces attaques malicieuses, ces remontrances vertes, mettant sans cesse Dieu et la religion en cause dans un débat exclusivement mondain, n'auront qu'un résultat, celui d'agacer nos irritables natures, de surexciter nos justes représailles, et, il faut bien l'avouer, de nous précipiter dans la voie funeste de l'excentricité la plus ridicule..... Nous y succomberons, mais, c'est du reste ce qui doit nous consoler, cette chute ne

sera pas une victoire pour nos étranges autocrates; non! car c'est de nos propres armes que nous viendront nos plus douloureuses et plus graves blessures; et ce sera la grande œuvre politique qui ajournera notre rentrée dans la lice du combat;... car nous ne désarmons jamais, et notre drapeau ne compte point de transfuges parmi celles qu'il abrite sous ses plis.

Sous Louis XV, le costume, la coiffure, la chaussure subissent des transformations nombreuses; l'esprit inventif et toujours infatigable de la femme crée sans cesse des variétés de formes et d'ajustements qui donnent un parfait cachet d'élégance à toute la toilette... L'emploi des mouches et du rouge atteignent sous ce règne les limites d'un art si raffiné que la femme laide, grâce à ces trompe-l'œil, pouvait presque passer sinon pour jolie, tout au moins pour fort désirable.

Mais, hélas! ces raffinements de la coquette s'éloignent trop souvent du vrai bon goût qu'elles semblaient vouloir effacer de jour en jour.

Vers 1730, la mode est hors d'halaine et culbute dans l'ornière du ridicule.... La femme, à cette époque, n'est plus qu'une poupée attifée à la façon de Nuremberg, et l'affreux corps, qu'elle subit depuis bien des siècles, devient pour elle un véritable instrument de torture. Cette espèce d'appareil mécanique, inventé et confectionné par les hommes, donne à la taille une raideur telle, qu'elle la contraint à n'avoir plus que des mouvements automatiques... Les médecins et les philosophes attaquent ces instruments avec un courage dont il faut leur savoir gré, car il était vraiment digne d'une semblable cause. Mais un de nos compatriotes, un mécanicien de Lyon, nommé Reisser, entreprit de les défendre; et la lutte, qui fut acharnée, sans véritable succès, ne fut terminée que par la grande révolution de 1789, qui emporta avec les institutions surannées, ces maudits corps qui, les uns comme les autres, comprimaient depuis trop longtemps les expansions nationales.

Tout était devenu extravagant dans le costume féminin; mais ce fut principalement la coiffure qui s'éloigna le plus des limites du bon goût. Elle atteignit à la bizarrerie la plus outrée, et poussa jusqu'au ridicule, à l'absurde, au monstrueux...

L'art du perruquier se combinait avec celui du serrurier; ce dernier était chargé de construire les énormes cages qui devaient soutenir ces édifices capillaires. Un marche-pied était devenu l'accessoire obligé de tout artiste en coiffure, chargé d'agréments ces chignons pyramidaux, lesquels, par l'extravagance de leurs accroissements sans bornes, allaient forcer l'architecture à modifier les proportions des portes et fenêtres des palais royaux et des demeures particulières.

Mais patience, au règne suivant, nous verrons dégingoler le hérisson à quatre boucles, le bonnet à la fusée, le casque à la Minerve, le pont à la chancelière, le berceau d'amour et autres caricatures qui n'avaient eu pour les rivaliser que l'immense perruque à frimats de feu le Roi-Soleil.

L'avènement de Louis XVI inaugura le règne des bonnets; on en comptait jusqu'à deux ou trois cents variétés... Les robes ont également une profusion de garnitures: la seule fantaisie, le seul caprice commandent les arrangements de cette partie du vêtement. Aussi l'imagination féconde de la femme s'évertue-t-elle à trouver les noms les plus cocasses pour distinguer entre eux ces divers arrangements: Plaintes indiscrètes, désir marqué, composition honnête, etc. De même, pour les rubans: OEil abattu, conviction, etc.; les diamants se nomment: Coups perfides ou venez-y voir: le bonnet s'intitule: Conquête assurée et le manchon: Agitation momentanée.

Et dire que de semblables futilités, de pareilles niaiseries ont contribué et travaillaient sans s'en douter, comme les Voltaire, les Rousseau, Dido-

Rose, une pauvre orpheline dont le rire et la gaieté n'avaient pu toucher son cœur. Couverte de haillons, Rose était soumise aux plus dures privations par son aïeul dénature. Un jour, Thomas la rencontra mangeant une tartine qui lui avait donnée une voisine; il la lui arracha et en gratta le beurre qu'il se réservait pour le dimanche suivant.

Rose grandissait, naïve, ignorante. Thomas l'aurait bien envoyée à l'école, mais il eût fallu lui acheter des plumes et du papier! Cependant ses charmes enfantins se transformaient de jour en jour, et sous la crasse qui recouvrait ses joues on devinait déjà la beauté future de la jeune fille.

Mais le vieil usurier ne s'attendrissait que devant les écus empliés, et la plus belle des houpes du paradis ne lui aurait pas arraché un sourire. Cela ne coûté guère, pourtant!

Quand Rose eut quinze ans, Thomas songea à s'en débarrasser. Elle avait trop d'appétit, ses « modiques ressources » ne lui permettaient pas de la nourrir inutile. Un de ses débiteurs lui offrit de la prendre pour bonne et coura court à ses dernières hésitations en promettant des gages magnifiques.

rot et autres grands penseurs, à la grande rénovation sociale dont l'aurore commençait à éclairer la France.

Marie-Antoinette, ayant perdu une grande partie de ses cheveux à la suite d'une couche, fut cause de l'écroulement des édifices pyramidaux de la coiffure.... La simplicité dans le costume semble, vers 1785, vouloir se substituer au luxe et à l'élégance, mais ce ne fut qu'une tentative qui avorta, car, bientôt, la Reine ne donnera plus le ton, et chaque femme qui voudra briller et plaire inovera elle-même, en donnant carrière à toutes les inventions que sa capricieuse imagination lui suggérera; mais la grâce et le vrai beau y perdront tout ce que l'excentrique, l'original et le laid y gagneront.

Le canon de 89 a parlé!... La Bastille est tombée!...

Vite, la mode, toujours active, s'empare de l'événement et crée des coiffures portant le nom de la prison d'Etat écroulée. La révolution politique franchit ses limites et produit la révolution du costume. Adieu les derniers paniers et les riches étoffes de soie; la toile peinte les supplante et jouit d'une vogue inouïe... Adieu les pierreries, les frivolités, les dentelles, les agréments et tous les accessoires de la toilette, ils disparaissent de la scène. La modestie trône et la simplicité règne!

Soyez heureux, maris parcimonieux et avares.

La liberté s'élève et grandit et le luxe s'affaïsse et tombe!

Un dernier effort, une tentative désespérée pour faire revivre ce luxe si utile et si dénigré, furent tentés par Marie-Antoinette. Elle poussa ce luxe à l'extrême, et, certes, elle eut de courageuses imitatrices, mais ce fut vainement.

89 sonna son glas de mort!!!... 93 passa son niveau égalitaire sur la mode et sur les têtes!!!

Paix aux morts!... Il en est qui ressuscitent!

Bornons ici, Mesdames, notre promenade fantaisiste à travers les siècles écoulés; nous approchons des temps modernes, et l'actualité n'a nul besoin, quant à présent, d'études spéciales sur le sujet que j'ai livré à vos judicieuses appréciations.

La République, le Directoire, le Consulat, l'Empire, la Restauration, le Gouvernement de Juillet, la République de 48, ainsi que le second Empire sont jonchés de nombreux matériaux dont nous pourrions tirer parti pour les besoins de notre cause, mais j'estime qu'il nous reste encore quelques-unes de nos bonnes vieilles mères-grand's et nos mères pour me supplier, avec un bien supérieur avantage; leurs souvenirs et leurs causeries familières vous offriront des enseignements mille fois préférables à ceux qui pourraient découler de ma plume mal exercée. Quant à l'époque contemporaine, j'ai raison de la passer sous silence, parce que nous y sommes juges et parties et puis qu'elle nous compte au nombre des combattantes les moins disposées à rendre les armes à nos adversaires du sexe poilu, quelques noms ronflants qu'ils portent.

Au reste, si, contre mes prévisions, vous désirez des détails spéciaux et plus étendus sur le sujet qui m'a fourni la matière de cet article et des précédents, ainsi que sur les époques que j'escalade avec la certitude de vous être agréable, — car la monotonie de mes récits en est la preuve, — fouillez les vieux manuscrits et les bouquins poudreux de nos bibliothèques, votre curiosité s'y pourra largement satisfaire; mais priez surtout les vrais amis de notre sexe de vous aider dans vos recherches, entr'autres messieurs Michelet, l'écrivain clairvoyant et juste par excel-

— C'est entendu, dit Thomas, mais n'oubliez pas que la petite est mineure et que je suis son tuteur. C'est à moi que vous devrez remettre l'argent. Ce ne sera, du reste, qu'une faible rémunération de toutes les dépenses auxquelles m'a entraîné son éducation.

Le malin débiteur se garda bien de refuser, car il avait son plan en engageant Rose comme domestique. Il fit débarbouiller l'enfant, lui acheta une robe neuve, un bonnet blanc, et quand il rentra chez lui, il dit à son fils:

— Etienne, mon garçon, tu es d'âge à te marier. La petite en vaut la peine!

Etienne trouva, en effet, le morceau à son goût. Il se montra plein de prévenances pour Rose, qui, depuis la mort de sa mère, ne s'était jamais vue à pareille fête. Aussi livre-t-elle son cœur tout entier au jeune adultère et l'aima-t-elle bientôt si tendrement que Thomas fut obligé de consentir au mariage.

— Après tout, se disait-il le soir des nocées en se frottant les mains, je n'ai pas conclu une mauvaise affaire. Etienne n'est pas bien riche, mais il n'a pas demandé de dot, et j'ai fait deux repas copieux aujourd'hui.

lence, Ernest Legouvè, l'équité personifiée, que j'ai dépouillé moi-même avec un sans-çaçon dent, à coup sûr, sa bienveillance habituelle ne se formalisera pas, car si je lui ai emprunté beaucoup, c'est qu'il est assez riche pour prêter... et prêter sans intérêts.

D'autre part, M. Duruy, le ministre actuel de l'instruction publique vous a ouvert des cours d'enseignement supérieur, dans lesquels l'étude de l'histoire doit avoir une large place; et je croirais méconnaître votre désir ardent de savoir et vos excellentes aptitudes pour apprendre, si les leçons des maîtres ne vous aidaient pas à combler vous-mêmes les lacunes que j'ai pu laisser volontairement dans ce modeste aperçu historique sur la toilette et le luxe que nous nous entendons si bien à y déployer.

Une observation... Victorien Sardou, dans sa pièce à grand succès, la Famille Benoiton, qu'on a voulu indument qualifier du nom de sanglante critique de notre sexe, Sardou n'a été qu'un ami des femmes, leur enseignant l'art de se bien vêtir, par des exhibitions de toilettes variées, parfaites de goût, riches d'étoffes et coquettes de formes autant que somptueuses d'ajustements. C'était, à mon avis, de la démonstration animée, dont aucun journal de mode ne pouvait approcher à cent lieues.

Et si vous désirez la contre-partie de la thèse que soutiendront nos amis, lisez la fameuse brochure que feu Monsieur le Procureur général Dupin publia en 1865; c'est un rude coup de pied à notre adresse, et qui pis est, un coup d'un pied chaussé d'énormes souliers ferrés... Tout-à-fait gentil, Monsieur le Procureur général.

Lisez encore, ou relisez le n° 24 du Diable à quatre, 27 mars 1869, par Ivan de Woëstynne. un gentilhomme pur sang (?), dont la délicate galanterie a dit son dernier mot sur notre compte, en affirmant que nous toutes, qui avons conservé les vraies traditions de l'élégance et qui nous parons avec une certaine recherche, ne sommes plus que des PROSTITUÉES titulaires ou de PROSTITUÉES postulantes.

Bah! Monsieur Ivan de Woëstynne est un homme!... et nous en avons rencontré beaucoup de sa valeur dans nos pérégrinations historiques,

Et je conclus, en vous engageant à vous armer du dédain et du mépris contre ces mesquines attaques et à n'employer pour vaincre, que vos grâces naturelles, vos charmes irrésistibles et pardessus tout votre persévérante et inébranlable volonté!

Prenez l'homme par la vanité, exploitez adroitement ses désirs, et vous verrez l'orgueilleux se glorifier des brèches faites à sa bourse et paonner magnifiquement en promenant à vos côtés sa suffisante personne, quand il pourra dire: Admirez ces toilettes étourdissantes, admirez ce luxe écrasant; admirez, admirez! — C'est moi qui paie!!!

VICOMTESSE DE CHAUVINVILLE.

Pour copie conforme: CLÉMENCIN.

FIN.

On nous informe que, pour des causes qui seront ultérieurement expliquées, Le Vengeur retarde de huit jours son apparition.

LE VENGEUR

Journal entièrement rédigé par des repris de justice.

Paraitra le 4 juin prochain.

On peut, dès ce jour, adresser la correspondance qui concerne la rédaction ou l'administration à M. Ballay, rue Tupin, 34, Lyon.

Si copieux, en effet, que pendant la nuit le sang reflua au cerveau et qu'il mourut d'une congestion cérébrale.

Etienne, à cette triste nouvelle, se hâta d'accourir, et, sans se soucier autrement du cadavre, il se mit à fouiller févreusement les placards et à sonder les murailles. Il ne trouvait rien. Le lit seul lui restait à visiter: il arracha le mort de sa couchette funèbre, et éventra la paillassse d'un coup de couteau. L'or coala sur le carreau; Etienne ébloui poussa un cri de joie.

Rose était seule héritière; aussi Etienne, tout à son bonheur d'être riche, oublia au cabaret l'heure de l'enterrement, et comme l'avare n'avait su se faire un seul ami, personne n'accompagna son convoi.

Rosea aujourd'hui des robes de soie, et on m'assure qu'elle apprend à lire et à toucher du piano.

Etienne va plus que jamais au cabaret où il s'enivre de vin à huit en compagnie de fainéants du monde interlope. Il ne revient à la maison que pour chercher de l'argent et se disputer avec son père et sa femme.

Le lendemain, Rose a des bleus au bras.

HENRI VERLET.

PETITE SCÈNE INTIME

Entre un Candidat... ministre et le Citoyen Écho

Air des Djinns.

Si je te parle, Écho, de toi serais-je oui?
— Oui.
Qu'a-t-on dit que j'étais dans l'emploi de Solon?
— Long.
Et comment voulait-on que fussent mes discours?
— Courts.
On m'assure pourtant que je fus éloquent.
— Quand?
Pense-t-on que je sois regretté du vulgaire?
— Guère.
Rencontrerai-je de l'urne, ainsi que le Phénix?
— Nix...
L'Électeur que dit-il? Je suis sur mon départ.
— Pars.
Tra la la la, tra la la la, etc.
GUSTAVE RICHARDET.

LE DIABLE DE MARGNOLE

LÉGENDE FANTASTIQUE LYONNAISE

PAR PIERRE DÉCOURT.

V.

Gouillon en Hesse. — Question éternelle. — Commencement d'une fin.

L'Assemblée est au grand complet, tout le monde est sur le pont, oreilles dressées et queues en trompette. Le président ouvre la séance par trois formidables coups sur sa marmite; le procès-verbal précédent est déchiré, maché et brûlé.

LE PRÉSIDENT : La gueule est au ministre Margnole pour la suite, interrompue un instant, de son rapport.

LE MINISTRE MARGNOLE : Mes enfants, nous sommes en 1827, année de la création du Précurseur et de la récréation des hommes noirs, comme contre-poids. Le grand jubilé plane sur la seconde ville de France, agitant ses mille bandières, ses banderoles multicolores, ses oriflammes diaprées d'arc-en-ciel, à la grande gloire de Dieu sommeillant derrière le soleil en panne.

UNE VOIX : Qui est-ce qui parle de Dieu ?
LE MINISTRE MARGNOLE : continuant. C'est dans ce moment-là que j'eus le plus de besoin. Toute ma maison, depuis le plus grand cornu jusqu'au petit griffon, eut occasion de secouer ses puces et de les semer au milieu de la foule comme propagatrices de la foi; car tout à son emploi pour le triomphe d'une idée bien arrêtée. Dieu sait...
UNE VOIX : Qu'est-ce que Dieu ?

LE MINISTRE MARGNOLE : Allez le lui demander et laissez-moi continuer. Un beau jour de l'an de grâce 1827, les églises, chapelles, oratoires de la bonne ville de Lyon furent subitement envahies par une armée bigarrée de noir et de blanc; les cloches se mirent en branle : on épousseta les autels de tout ce qu'avaient laissé les communs exercices religieux; on gratta les confessionnaux, afin qu'ils pussent recevoir proprement des péchés autrement nombreux et corsés; on lava les visages des saints de bois, dont on revernit les Jones d'un rouge-vermeil; on rajusta les franges d'or aux hannières; on recousit la tunique de la Vierge; on changea le lys de saint Joseph auquel on réfit une figure plus béatement résignée et stupide; on pria le clergé budgétaire de laisser

coasser les corbeaux sur un air ultramontain, et de renvoyer momentanément à la basse-cour les chœurs gallicans, comme étant trop poulx mouillées. Les suisses achetèrent des mollets neufs des panaches plus ondoyants et aiguèrent leurs halbardes; les bedaux se dégrassèrent; les trones s'élargirent; les sacristains mirent leurs bonnets de soie sur l'oreille; et les portes, démesurement ouvertes, furent envahies par toutes les Lyonnaises, vieilles ou jeunes, jolies ou laides, mariées ou à marier, qui venaient en foule assister au nouveau spectacle d'une nouvelle Majesté de Dieu.

UNE VOIX : Qu'est-ce que Dieu ?
LE PRÉSIDENT : Je dois répondre à l'honorable animal qui interromp, qu'il ait à s'adresser au catéchisme. (Très-bien). Allez, Margnole.
LE MINISTRE MARGNOLE : Voulez-vous endormir un homme éveillé?...
LE DIABLE LAPALISSE : Parfait, parfait !
LE MINISTRE MARGNOLE : Voulez-vous réveiller un homme endormi?...
LE DIABLE LAPALISSE : Mais c'est parfait !
LE MINISTRE MARGNOLE : Dans le premier cas, donnez-lui une femme; dans le deuxième, enlevez-la lui. (Livres.)

LE PRÉSIDENT : Margnole, vous savez que nous n'aimons pas les polissonneries ! Expliquez-vous.
LE MINISTRE MARGNOLE : On y vient. Il était nécessaire qu'on attirât les hommes en foule dans les églises; on bloqua toutes les femmes. (Applaudissements.)

UNE VOIX : Qu'est-ce que Dieu ?
HUIT MILLIONS DE VOIX : A l'ordre ! A l'Anti-quaille !

LE PRÉSIDENT : Vous voyez, animal d'inter-rupteur, ce que vous vous attirez. (A Margnole.) Le principe que vous venez d'établir est tout simplement sublime; vous devez être coupable de cette idée : je le vois à votre trouble. Allons, avouez.

LE MINISTRE MARGNOLE : Vous me faites trop d'honneur, président. Je me croirais le plus parfait des démons si je l'avais inventée : je l'ai trouvée là-haut toute créée. Cela n'a pu venir que des hommes, mais pas de ceux qui ont des femmes à leurs croûtes.

LE PRÉSIDENT : Secrétaires, prenez note de cette déclaration. (Les secrétaires saisissent leurs pique-feu et écrivent sur des bretagnes de fonte). Maintenant continuez.

LE MINISTRE MARGNOLE : Les autels furent bientôt étouffés sous la ferveur féminine, la flamme des cierges s'alimenta de l'émanation des pater et des ave. Les chaires furent assiéguées jusqu'à la dernière marche; les prédicateurs y furent sublimes dans tous les genres d'éloquence : c'était du pathétique, du mordant, du comique, du burlesque; puis venait la tempête mêlée d'éclairs d'imagination, d'averse de mots, de grêle d'épithètes, de feux croisés de vérités et de mensonges lancés avec génie, habileté : la foudre dans la voix, le front ruissellant de sueur, le rayonnement des yeux, la poitrine haletante résonnant sous le coup de poing de rhétorique, le cerveau prêt à éclater, la terreur dans les notes basses, et sur les lèvres le tonnerre de Dieu ! (Frissement prolongé.)

LE PRÉSIDENT : Si vous parlez encore de Dieu, voilà cet autre animal qui va recommencer !
UNE VOIX : Qu'est-ce que Dieu ? (Cris à l'ordre !)

LE PRÉSIDENT : Hein ! que viens-je de dire ?
LE MINISTRE MARGNOLE : Qu'importe; je pourrais. On fut obligé de fixer les confessionnaux au moyen de crosses de fer, les pénitents s'y bousculaient; il y en avait aux à-côtés, devant, derrière...

UNE VOIX : dessus, dessous !... (Hilarité.)
LE MINISTRE MARGNOLE : On faisait queue, on se confessait, je crois, deux à la fois. On avait un missionnaire de son choix, c'était suivant qu'on aimait les yeux bleus ou noirs, les épaules carrées, les grosses bedaines, qu'on préférait ces belles têtes à barbe noire aux figures d'Archange. Et puis on se racontait entre dévotes ce que le Père un tel avait dit, on se demandait s'il était bon ou méchant agréable ou bourru, sévère ou clément; alors on désertait tel tribunal de pénitence pour entrer dans un autre; quelquefois on cabalait pour celui-ci en préjudice de ceux-là.

Alors il se trouvait qu'un missionnaire avait toute la moitié de la paroisse sur le dos pendant que ses confrères, étonnés, se battaient les flancs; mais le Révérend préférait ne tardait pas à se secouer de sa clientèle en infligeant, par-ci par-là, des pénitences impossibles, et tout rentrait pour un instant dans l'équilibre. En ce temps, au logis, que de rôtis hurlés ! que de cotelettes volées par les minons ! Que de chemises à repasser, de chaussettes à ressembler ! C'était là que l'on attendait l'homme : pris par ses chaussettes, par la famine, ne trouvant que de petits cierges bénits au lieu de bonnes chandelles de quatre à la livre, des grains de chapelets à la place des petits pois au lard, il se réveilla et marcha droit à l'église où on l'invita à s'asseoir; et il s'assit le chapeau entre les jambes. — Écoutez-nous un instant, mes frères, leur fut-il dit, regardez-nous bien, et dites si nous sommes tellement noirs que nous ne puissions vous ramener un peu ? — Et les prédications recommencèrent, mais sur un ton plus camarade, souvent à l'exclusion des femmes qui regardaient par le trou de la serrure. On ramena au bercail force bétiers égarés auxquels on enseigna à bêler des cantiques sur des airs de 1792. Bientôt maris, épouses, enfants, veufs, filles vinrent entendre les mêmes sermons, communier à la même table et chanter les mêmes psaumes. — Arrivez, arrivez ! criaient les cloches dans les airs, arrivez ! Si la foi ne peut vous faire entrer dans le paradis, la curiosité vous amènera au moins jusqu'à la porte, et, de là à celle de l'enfer la distance est si grande que le voyage vous effrayant, vous n'aurez plus qu'à vous courber un peu et le tour sera joué.

UNE VOIX : Qu'est-ce que Dieu ! (Réclamations.)
LE PRÉSIDENT : Si vous recommencez, je vous coiffe de ma marmite !

LE MINISTRE MARGNOLE : Il est de coutume, peut-être même de règle, qu'une opinion quelconque, après s'être délavée, délayée, cuite et recuite entre quatre murs, descend à la rue demander au soleil cette couche vernie et dorée qu'on voit sur les régateaux et sur les brochures : les propositions se répandirent dans tous les quartiers, par rangs de taille, de couleurs et de confrères. Belles couleurs aux têtes de blonds enfants, aux cœurs de jeunes filles vêtues de blanc, couronnées de roses; aux ventres de confrères tenant du bras gauche le cierge à bouclier et de l'autre un livre à l'envers; aux queues de vieilles femmes qui dans les évolutions de ces divers reptiles se trompant quelquefois de paroisse, donnèrent à saint Just les prières dues à saint Polycarpe.

Sur le dos de ces brillantes couleurs flottent des étendards portés péniblement par de solides mathey; autour, voyagent, affairés comme des mouches de coche, les bâtonniers, vêtus en notaires, peignés, retapés, musqués comme des garçons d'honneur; des réchauds festonnés inondent les rues de la fumée de l'encens; les rubans bleus tremblotent appendus aux bras d'une croix fleurie. Des enfants déguisés en Marie Madeleine, en petits saint Jean, en apôtres, des pensionnats en uniformes de lanciers polonais, des musiques militaires de retour du Trocadéro, des tambours qui ont battu la charge à Ligny, de la police qui coudoie et rudoie les haies vivantes, des magistrats aux écharpes blanches et fleur-de-lysées, etc., etc., tout est conduit, gouverné, stimulé, chauffé par les missionnaires en étoiles, en surplus brodés, enmitrés, ou par des Capucins, des Franciscaïns, des Dominicains, autres troupes noires, blanches, brunes, sévères, sans ornements, presque sales, mais portant la tête haute et le verbe fort.

La tombée de la nuit vient, il faut rentrer; on est éreinté de cantiques et de latin; mais l'enthousiasme semble croître avec la lassitude, on ne chante plus, on hurle, les prêtres lèvent leurs calottes en l'air, les confrères brandissent leurs cierges, les femmes s'effrayent, les enfants se sauvent, les bannières balancent, et des cris frénétiques de « Vive Jésus ! » font retentir les voûtes des saints lieux.

Pendant ce temps les cloches bourdonnaient l'agonie des Bourbons. (Applaudissement général.)

UNE VOIX : Qu'est-ce que Dieu ?
UNE AUTRE VOIX : Et vous ? Qu'est-ce que le diable ?
LE PRÉSIDENT : Je vous fiche mon billet que vous êtes heureux tous deux que la séance soit levée; je vous enverrais grelotter sous l'équateur !... jusqu'à...

(La suite au prochain numéro.)



REVUE ANECDOTIQUE

Certes il est temps d'en finir avec les élections, si elles devaient durer encore huit jours, le métier de journaliste dans la petite presse deviendrait aussi difficile que le rôle de député est simple et primitif. Impossible de donner un coup de ciseau quelque part sans flairer la police correctionnelle, ce qui m'est bien égal d'ailleurs, mon ami Frantz étant là pour payer l'amende et faire la prison.

Ouvrons le feu par un mot de la Mascarade.

Chose étrange et que je ne puis m'expliquer, M. Haussmann n'a encore jamais été nommé député de la Seine, et c'est lui pourtant qui a toujours réuni, à Paris, le plus grand nombre de voix.

Beaucoup d'esprit dans le Lexique Politique du même journal; jugez-en :

Bâtonnettes. Crimée, Italie, Mexique.

Avec ces instruments pointus, — Me disait, hier, un militaire. — On peut, en vérité, tout faire, Sauf, toutefois, à s'asseoir dessus.

A Bordeaux on commence à se consoler de la perte de M. Dulaurens, gagné par l'or de M. d'Herblay; après s'être lamenté, on fait des mots dans le genre de celui-ci, de Bordeaux pour rive.

Le directeur du Grand-Théâtre de Lyon vient d'engager notre ténor, M. Dulaurens, au prix de 48,000 fr.... Si les députés qui achètent des voix devaient les payer ce prix-là-?...

Ça viendra avec le Progrès.

Le « zouave pontifical » devient contagieux. Notre bonne ville de Lyon a donné le branle, et toutes les paroisses de France et de Navarre croient devoir suivre un si bel exemple, dit le Courrier de la Lozère :

Les prêtres du doyenné de Châteauneuf, pleins de dévouement pour la cause de notre Saint-Père le Pape, comme tout le clergé de notre Lozère, viennent de se cotiser et de souscrire pour une somme de 500 francs destinée à l'entretien d'un zouave pontifical. Ils auront ainsi la consolation et la gloire de contribuer à la défense du pouvoir temporel.

Dans deux cents ans, quand on ouvrira l'Histoire de France on trouvera sans doute des vérités dans le genre de celle-ci :

« En 1869, la France était tellement prospère, la misère était si rare, que les riches et le clergé, ne sachant que faire de leur superflu, le convertissaient en zouave pontifical ou l'envoyait à Pie IX, qui, malheureux et sans argent, aurait

été réduit à manger du pain sec et à boire de l'eau claire, sans la charité de ses voisins; et chaque jour des vaisseaux, au pavillon tricolore, portaient au Saint-Père les millions que dédaignait le peuple Français, trop riche pour n'être pas généreux. » Temps fortuné !

Quoi qu'on en dise, Calino est immortel, et le Figaro suisse a du bon. A preuve :

Calino vient d'entrer au collège. Les élèves sortent dans la cour pour jouer; Calino se promène seul dans un coin, évitant ses bruyants camarades. — Pourquoi ne t'amuses-tu pas comme nous ? dit un vieu. — Pas si bête, répond Calino; si je m'amusaï, je trouverais la récréation trop courte.

Un jour d'hiver, Poney et Marc Fournel étaient réunis chez Peladan fils; ce dernier arrangeait un feu de bois, mais la cheminée fumait, fumait toujours.

— Que faire, dit Peladan. — On prétend, dit Marc Fournel, que les cheminées qui fument sont celles où l'on fait rarement du feu.

— C'est une erreur, dit Poney, car la mienne devrait bien fumer; je n'y fais jamais de feu.

ALBERT DUNOIS.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Les deux nouveaux artistes parisiens que M. d'Herblay a engagé pour succéder à l'éblouissant sociétaire des Français, M^{me} Ugalde et M. Garnier, ont fait leur apparition avant hier soir au théâtre des Célestins, dans la Périéhole. L'effet produit n'a pas été précisément flatteur; M^{me} Ugalde oublie trop, ce me semble, qu'elle a fait — en 48 — les délices des parisiens; nous sommes loin, bien loin de ce temps là. Organe, jeunesse et le reste, M^{me} Ugalde a tout perdu. Heureusement que, comme compensation, M. Garnier n'a encore rien trouvé. C'est un tout jeune homme possédant une assez jolie voix, des dispositions, mais dont le talent n'est pas à la hauteur des rôles qu'il joue. Déjà très-médiocre dans Piquillo, il sera tout à fait insuffisant dans la Grande Duchesse.

Pour réfléchir exactement l'opinion des spectateurs de jeudi, j'éditerai cette appréciation d'un habitué du théâtre; l'artiste qui mérite le plus d'aller en représentations, de M^{me} Ugalde ou de M. Garnier, c'est encore M. Luco.

Jules FRANTZ.

Hosannah ! On a rescellé la fameuse barre des premières : un clou a suffi pour oprer ce formidable changement. Quant à la crevasse du foyer, elle tient toujours. Mais avec le temps... et l'argent que nous allons bientôt verser dans la caisse de la direction, nous sommes persuadés que... l'on s'empressera de nous donner réparation.

J. F.

Le QUATRE Juin LE VENGEUR

Journal des Repris de Justice.

PETITE CORRESPONDANCE

V. M. — Reçu. — On décidera samedi prochain. M. de B. — Recevez lettre; quant à la note (?) esprit d'opposition, et pas autre chose. Toute opinion intime réservée. P. — Patience. UN TYPO. — Surveillez, mais soyez prudent. D. — 15 francs. — Non

Le Gérant : J.-N. CLERC.

Lyon, Imprimerie JEYAT & BOURGON, rue Mercière, 32.

Feuilleton de l'Avant-Garde.

THÉÂTRE GUIGNOL

LA RACINE MERVEILLEUSE

(Suite et fin.)

GNAFRON. Nous arrivons au hic de la chose; là-dessus elle s'emporte et elle te flanque une morniffe (il donne un soufflet à Guignol).

GUIGNOL. Mais te touches.

GNAFRON. Nous répétons avec les accessoires; mais va donc le grand balancement.

GUIGNOL. Voilà, voilà ! femme sens Jérôme, grand balancement, zigue, zigue, boum (il donne un coup de bâton à Gnafron).

GNAFRON. Que diable fais-tu donc.

GUIGNOL. C'est trop fort.

GNAFRON. Trop fort : c'est pas l'assez fort (Guignol donne un coup de bâton plus fort que le premier). Assez !

C'est pas l'assez fort pour ta femme, mais pour moi : C'est trop fort... Ça ira bien comme ça je crois que je l'entends, je m'escanne, je n'aime pas me mêler aux discussions de ménage : on attrape toujours quelque chose.

GUIGNOL. Dis-donc elle est capable d'empoigner mon Jérôme et de me jéromer avec.

GNAFRON. Ça t'regarde tiens tati la v'la, je file (il sort.)

GUIGNOL. Et moi je file aussi (il se cache.)

SCÈNE IV.

MADÉLON seule, puis GUIGNOL, puis GNAFRON. Je viens de chez la voisine, nous avons reniflé trois tasses de café, avec douze verres d'absinthe et huit verres d'arquobuse. V'la que fait de bien à l'estom' et encore elle n'a pas voulu que je payasse m' n'écot; je vais voir si m' n'homme a bien fait tout c'que je lui ai commandé si y n'a pas fait d'gredin, c'te canaille, ce feignant, le manche à balai va faire son jeu. (Guignol son bâton à la main paraît en tremblant.) Ah ! grand Dieu que vois-je tu es sorti sans ma permission, vaurien, parien, moins que rien, que fais-tu là avec ce bâton à la main parle donc ou j't'arrache les yeux (elle lui donne des soufflets) Femme vois Jérôme.

MADÉLON. Ousse ! donc qu'il est ton Jérôme, ton gueux, ta canaille de Jérôme.

GUIGNOL. Femme prends garde à Jérôme, petit balancement.

MADÉLON. Est-ce que j'ai peur de ton Jérôme (elle prend le bâton à Guignol et lui en donne des coups) tiens voilà ton Jérôme (Guignol saisit un bout du bâton, ils se le disputent.)

GNAFRON. Tiens bon Guignol, je viens à ton aide (il tache de faire lâcher le bâton à la Madelon.)

GUIGNOL. Elle ne veut pas le lâcher (Madelon arrache le bâton et en donne des coups à Guignol et à Gnafron.)

GNAFRON. Mouche le troc, je reçois.

MADÉLON. Je vais vous en donner à tous les deux. GNAFRON (ressaisit le bâton et s'en empare.) Femme, sens Jérôme; grand balancement, zigue, zigue, boum (il lui donne plusieurs coups de bâton, Gnafron danse de joie.)

MADÉLON (embrassant Guignol.) Assez mon chéri, mon benjamin, mon tourterau. GUIGNOL. La racine est bonne !!! Mme ma femme vous

allez embrasser le petit compère pour le remarquer de ses bons conseils.

MADÉLON. Ah ! c'est vous qui avez donné ces conseils (elle bat Gnafron.)

GNAFRON. Guignol racine, racine. GUIGNOL donnant des coups de bâton à Madelon. Sens Jérôme.

MADÉLON. Oui mon chéri y en a assés (elle embrasse Gnafron) mon petit compère.

GUIGNOL frappant Gnafron. Te t'endors Gnafron; M^{me} ma femme vous allez me reconnaître pour le maître de la maison.

MADÉLON. Je ne veux pas.

GUIGNOL. Te ne veux pas : sens Jérôme (il lui donne un coup de bâton.)

MADÉLON (l'embrassant.) Oui mon poulet, tu seras le maître.

GNAFRON. N'y a que moyen de s'entendre. GUIGNOL. M^{me} ma femme vous allez me donner cent sous pour faire la noce.

MADÉLON. Je n'ai pas de monnaie. GUIGNOL (lui donnant un coup de bâton.) Change c'te pièce.

MADÉLON (lui donne les 5 francs.) Tiens mon ami.

GNAFRON. Ça va tout seul. Oh !... la belle invention.

GUIGNOL. Vous allez rentrer à la maison et vous y ferez tout ce que vous m'avez commandé.

MADÉLON. Mais mon chéri (Guignol lui donne des coups de bâton et la fait rentrer par la fenêtre.)

GNAFRON. Gredin que t'as un beau coup d'archet ce serait ben dommage de pas t'en servir.

GUIGNOL. Maintenant Gnafron allons trouver M. Mouton.

GNAFRON. T'as raison Guignol, à la lichaison.

ENSEMBLE. Le jus de la treille, Met la bonne humeur Au cœur; Pour faire merveille, Faut cette liqueur, Rien n'est comparable; Pour ce mettre en train, en vin, Ce jus délectable Et pas de chgîn.

Par Laurent Mourguet, arrangé par son petit fils.

LOUIS JOSSERAND.